Le français et le roumain – égo/égaux devant la pudeur ?!

Ana COIUG

Université de Médecine et Pharmacie « Iuliu Haţieganu »
Cluj-Napoca, Roumanie

Alina PELEA

Université Babeş-Bolyai
Cluj-Napoca, Roumanie

Résumé : Une observation plutôt amusante au début concernant le contraste évident entre l'audace française et la timidité roumaine a stimulé les auteures de cet article à s'interroger un peu plus à ce sujet et à examiner les implications que peut avoir en traduction la pudeur intrinsèque d'une langue (ou, au contraire, son manque de pudeur). Pour répondre à leurs questionnements, les auteures ont analysé cette asymétrie entre le roumain et le français à la lumière de réflexions de traducteurs, de traductologues et d'autres spécialistes de la langue.

Mots clés : pudeur, gros mots, asymétrie, timidité.

Abstract: An initially benign, slightly amusing observation about the obvious contrast between the French *audace* and the Romanian shyness has stimulated the authors of this study to go a little further and to examine the implications that the intrinsic modesty (or lack thereof) of a language can have in translation. Thus, they set to analyze here this asymmetry between Romanian and French based on reflections from translators, translation theorists and other linguists.

Keywords: modesty, swearwords, asymmetry, shyness.

L'écriture à tout prix, l'ultime et la plus grave impudeur. [1]
(Sora 2008, 244)

Et la traduction alors ? N'est-elle une double ultime et grave impudeur en tant qu'écriture et regard indiscrètement pénétrant à l'intérieur de l'Autre ?

[1] « Scrisul cu orice preţ, ultima şi cea mai gravă impudoare. » C'est nous qui traduisons toutes les citations roumaines dans cet article.

BDD-A24442 © 2012 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:31 UTC)

De la pudeur

La pudeur est une construction culturelle, légitimée par le récit de la Genèse, selon lequel, après avoir mangé de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, Ève et Adam ont connu la honte de se trouver nus. L'homme *ab origine*, tout comme l'enfant, ne connaît pas la honte. Nous ne rougissons que par l'apprentissage du tabou, de même que « le refoulement ne joue qu'après l'apparition du langage » (Barboni 1999, 27). Si le bonheur ou la tristesse s'affirment visiblement dès le plus tendre âge, la honte est le seul sentiment ontologiquement acquis. Pourtant, une fois intériorisée, elle devient en même temps un moteur et un frein de l'être. La transgression de la classe sociale peut être dictée par un complexe d'infériorité déclenché par la honte et entretenu par l'orgueil. C'est la honte qui empêche les gens de satisfaire tous leurs désirs. Ce n'est qu'un changement dramatique de situation, une abolition des normes de la collectivité qui affaiblit jusqu'à sa disparition ce sentiment, cas où l'on parle volontiers de déshumanisation. L'art peut exorciser la honte en lui arrachant les vérités profondes de l'être. De ce point de vue, à son corps défendu, l'artiste sert de porte-parole aux refoulements, aux hontes non avouées.

Selon Jean-Pierre Martin (2006), la honte représente en littérature le fondement de l'œuvre, une forme spéciale de lucidité de l'écrivain. Dans l'analyse de ce que Lacan appelait l'*hontologie*, nous pouvons nous poser la question du rapport du traducteur littéraire à cette dimension problématique de l'être. De par sa triple position en tant qu'*ego scriptor*, Thilde Barboni, psychologue, romancière et traductrice, plaide pour la prise en considération de la structure de la personnalité du traducteur, qui influe nécessairement sur le résultat de son travail. La traduction littéraire étant une communication d'inconscient à inconscient, le traducteur réagit à sa propre manière dans la situation du stress représenté par la traduction. Psychanalytiquement, les processus cognitifs impliqués dans l'opération de traduction sont l'envahissement du texte, l'incorporation des champs sémantiques, l'extraction et la restitution dans la langue cible (Barboni 1999, 26). Le refoulement, qui débouche souvent sur le déni de toute réalité que le traducteur ne peut pas accepter, est « l'ennemi numéro un de la traduction » (Barboni 1999, 28). Si le traducteur fonctionne selon le mode du refoulement, les expressions liées à la sexualité, les jurons, la violence sont atténués et le texte cible est aseptisé par rapport au texte source. Avec des pertes sur le plan esthétique, bien sûr.

Le traducteur littéraire est bien placé pour œuvrer à la dés-inhibition du rapport à la langue, qui passe par la déconstruction du mythe de la perfection de l'œuvre. Car traduire comporte un certain voyeurisme, donc un degré plus ou moins grand d'impudeur. De par son regard particulier appliqué à l'original et en vertu de l'intervention qu'il opère sur

BDD-A24442 © 2012 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:31 UTC)

ce dernier, le traducteur est impudique, trait qu'il partage avec le critique littéraire. Sous le regard à la loupe du traducteur, l'original perd son aura de perfection, en dévoilant ses points faibles. D'après Mathias Enard :

> Quand on est vraiment en contact mot à mot avec un texte, ça le désamorce un peu, ça le désacralise, en quelque sorte. C'est un peu comme une belle machine, magnifique, vous allez la démonter pièce par pièce, la poser là, et vous allez voir qu'il y a quand même des ressorts qui sont un peu usés, des boulons qui ne sont pas si bien vissés que ça ! (*Vingt-cinquièmes Assises de la traduction littéraire* 2009, 157)

La différence entre l'impudeur du critique et celle du traducteur reste toutefois fondamentale : chez le premier, l'impudeur sert à la construction d'un discours personnel, qui reflète les obsessions de l'*ego scriptor* qui est le critique, tandis que, chez le traducteur, l'impudeur de s'immiscer dans le texte de l'autre intervient par générosité et n'a pas d'autre fin que celle d'engendrer dans sa langue maternelle un homologue du texte source. Ce dernier type d'impudeur s'explique par ce que les traducteurs appellent la pulsion de traduire[2] (Berman 1995), en l'absence de laquelle n'apparaît pas l'empathie nécessaire (ou du moins souhaitable) en traduction littéraire. *Traduction* ne rime donc pas avec timidité ou pudibonderie.

En descendant de l'abstrait de la théorie littéraire et en scrutant l'impudeur du traducteur avec les outils de la linguistique, nous constatons deux types d'(im)pudeur, mentionnés ci-après, qui se manifestent à travers la langue.

Au niveau superficiel, du lexique, l'impudeur se dit à travers les mots crus, généralement liés aux parties basses (= honteuses) du corps, et se cache derrière des euphémismes ou des métaphores. Mais, au-delà du lexique, il y a également la pression exercée par le découpage particulier de la réalité par chaque langue : les mots-tabous et les notions-tabous ne se superposent pas d'une langue à l'autre et *a fortiori* d'une culture à l'autre. Un mot et même un contexte qui fait rougir dans une langue peut ne produire aucun effet dans l'autre. À ce niveau, le traducteur risque de perdre des connotations présentes dans l'original ou, au contraire, d'en introduire d'autres dans la traduction.

Le « degré de pudeur » quant aux expressions liées à la sexualité est variable – les enquêtes exploratoires menées dans des hôpitaux de l'Europe occidentale qui reçoivent des patient(e)s issu(e)s d'autres cultures

[2] Le terme apparaît notamment sous la plume d'Antoine Berman (*Pour une critique des traductions : John Donne*, Paris, Gallimard, 1995), mais aussi dans des témoignages tels celui de Claire Placial dans « Sur la pulsion de traduire ». [En ligne]. URL : http://languesdefeu.hypotheses.org/229. (Consulté le 15/06/2012)

BDD-A24442 © 2012 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:31 UTC)

l'attestent[3]. Qu'en est-il du roumain à cet égard ? Voilà une question que nous nous sommes posée et à laquelle nous essayerons de répondre en ce qui suit.

En comparaison avec l'anglais des films, qui pullule de jurons disons « classiques » – que le roumain a repris tels quels dans le flux de la langue parlée – les traductions roumaines euphémisent volontiers. Dans les films qui circulaient de manière clandestine à l'époque de Ceauşescu, ces jurons anglais était traduits par *du-te naibii*, peut-être en vertu de l'interdiction de la religion qui occultait non seulement Dieu mais aussi le diable. Au contact avec les productions cinématographiques étrangères présentées lors des festivals de film en Roumanie après 1990, il y a eu une libération de mœurs et une abolition des censures de langage. Devant la violence du langage, même si le traducteur n'est pas en situation de blocage psychologique, il peut se trouver dépourvu de moyens linguistiques – les argots sont peu accessibles aux intrus et, à partir du moment où un terme est entré dans des dictionnaires, il y a déjà de fortes chances qu'il soit tombé en désuétude et remplacé par un autre, plus récent. Selon l'aveu que nous a fait de manière informelle Laura Huber, traductrice de films pour le festival TIFF (Transylvania International Film Festival), pour quelqu'un qui ne fréquente pas le monde interlope et les groupes de jeunes ou d'ouvriers, le seul moyen de tenir le pas avec l'expression argotique est de se rendre dans des bistrots des quartiers populaires, de tendre l'oreille aux conversations et de noter les formes employées par les locuteurs.

D'une asymétrie… dérangeante en traduction

Si, en roumain comme en français, les mots existent pour désigner tout ce qui existe dans la nature et que, dans les deux littératures respectives, il y a moult exemples de mise à profit (voire de mise en valeur) de ce lexique impudique, force est de constater en même temps qu'il persiste (encore ?) une asymétrie marquée au niveau de la perception de ce langage cru. Cette observation que nous avons faite empiriquement, en tant que locuteurs natifs de roumain et locuteurs de longue date de français, est confirmée par d'autres, traducteurs et traductologues, qui perçoivent l'existence d'un obstacle lors du passage en roumain d'un texte osé. Une pudeur ineffable fait résistance aux audaces du langage.

Il n'est peut-être pas étonnant d'apprendre que la parution de *L'Amant de Lady Chatterley* en roumain a fait rumeur en 1932[4], mais il

[3] Voir à ce propos P. Singy, O. Weber, B. Sulstarova, M. Schaffter & P. Guex (2004).

[4] Dans son livre savoureux sur le Bucarest de l'entre-deux-guerres, Ioana Pârvulescu fait un compte rendu intéressant des événements occasionnés par cette parution et remarque certaines incongruités dans l'attitude du public roumain envers cette traduction (2006, 70-73). Par exemple, la traduction française du roman, déjà disponible depuis une année dans

BDD-A24442 © 2012 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:31 UTC)

peut surprendre qu'encore en 1999 Mircea Ivănescu, traducteur de *The White Hotel* de D. M. Thomas, déplore les difficultés que lui a posées l'absence « d'une tradition de ce genre dans la langue littéraire roumaine » (1999, 5) :

> La question reste ouverte et la raison en est le fait qu'en roumain pareilles violences de langage – abondamment tolérées et utilisées dans le parler courant, dans la rue et peut-être aussi dans les milieux fermés – risquent de perdre leur rôle, qui est de signaler le pittoresque et de particulariser quelque peu naïvement – que ce soit de manière péjorative ou joviale – un personnage, et menacent de se transformer un blâme allant contre l'écrivain lui-même. (idem)[5]

Ce n'est donc pas que les Roumains seraient « un peuple de mimosas pudibondes »[6] (Ralian, Paraschivescu 2011, 94), mais qu'ils s'attendent à une certaine discrétion de la part de la langue littéraire. Dans les mots d'Ovid S. Crohmălniceanu : « Chez nous, la pudibonderie a régné sans entraves jusqu'à nos jours »[7] (1998, 6).

Une explication possible de cette asymétrie nous est fournie par les deux histoires littéraires respectives. Irina Mavrodin avoue avoir été confrontée dans ses traductions avec des mots et des expressions que le papier ne peut pas encore supporter en roumain (Mavrodin 2006, 106). Elle a même refusé de traduire un texte en vogue dans lequel il y avait à chaque page plusieurs fois des termes populaires qui décrivaient minutieusement les organes génitaux ou l'acte sexuel. Il n'est pas question de mettre cette option sur le compte d'un rapport non résolu à la langue. Son refus tient plutôt au paradigme littéraire roumain auquel la traductrice se rapporte. Irina Mavrodin (idem) constate l'absence en roumain de textes libertins tels ceux de Sade. Ces textes datant du XVIII[e] siècle (un siècle par ailleurs si

---

les librairies bucarestoises et accessible à un grand nombre de francophones, n'avait aucunement dérangé…

[5] « Ea [problema lipsei unei tradiţii de acest gen] rămâne însă, tocmai pentru că în română asemenea violenţe de limbaj – în vorbirea curentă, pe stradă şi probabil şi în mediile închise, abundent tolerate şi folosite – riscă să-şi piardă semnificaţia de pitoresc şi de cam naivă particularizare, peiorativă sau doar jovială, a vreunui personaj, şi ameninţă să se răsfrângă precum un blam asupra scriitorului însuşi. » (Ivănescu 1999, 5)

[6] « Nu suntem o naţie de mimoze pudibonde ». Et son intervieweur, Radu Paraschivescu, d'ajouter que ce serait bien ennuyeux si c'était ainsi… (Ralian, Paraschivescu 2011, 94). Antoaneta Ralian remarque aussi la créativité et l'adaptabilité des Roumains, qui ont vite adopté l'habitude de recourir à tort et à travers, comme dans les films américains, à toute une panoplie d'expressions injurieuses (Ralian, Paraschivescu 2011, 92-93). Historienne, Constanţa Vintilă-Ghiţulescu constate à son tour que les Roumains recourent aux injures les plus fortes dans toutes les circonstances, dans les moments les plus heureux comme lors des événements les plus désagréables (2012) La pudeur n'est donc que toute relative et le roumain a le potentiel de tout dire… en face.

[7] « La noi, pudibonderia a dominat netulburată până în zilele noastre. »

BDD-A24442 © 2012 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:31 UTC)

pudique qu'il s'interdisait de nommer tel quel le mouchoir) auraient permis à la langue littéraire française la création d'une structure livresque élaborée qui englobe un certain discours pour lequel le roumain n'est pas encore préparé en l'absence d'une tradition.[8]

Paul Cernat partage cet avis et, tout en rappelant les noms les plus importants de la littérature érotique et/ou libertine roumaine, souligne une asymétrie quantitative et qualitative : « [à] vrai dire, nous n'avons – comme les Français, par exemple, et les autres civilisations anciennes – aucune tradition sérieuse de la littérature érotique, libertine éventuellement, nous n'avons aucune tradition sérieuse en littérature licencieuse »[9] (2006). Ajoutons à cela un certain manque d'intérêt pour la corporalité dans les sciences humaines actuelles (Sora 2008, 271-272) et nous aurons une possible explication de cette pudeur.

Il convient pourtant d'ouvrir une parenthèse et de nuancer la portée de cette absence. Simona Sora observe des ressemblances entre les visions du corps dans les littératures érotisantes française et roumaine actuelles (2008, 202). Elle remarque chez des écrivains roumains d'après 2000 la même perception qu'identifie Catherine Argand dans des romains français : « Le corps, devenu personnage principal, ne parle plus ni de l'âme, ni du ça, ni du monde, ni de l'être. Il est cru, anatomique, organique, mécanique, génétique » (2001, 1§). C'est que, dans un contexte de globalisation auquel personne ne peut échapper, les similarités sont inévitables. La transformation du langage littéraire (y compris celui qui a trait au corps) est dictée par la transformation des mentalités, ce qui se voit aussi dans le cas du français : « Nous sommes loin de Rabelais. Ce que disent le corps et le sexe, la viande et la chair, l'horreur et l'extase chez ces écrivains et d'autres comme Christine Angot, c'est l'identité en question, l'unité répandue, le désir de nommer. Et le désir, peut-être, de sauver le corps de l'anéantissement physique en l'écrivant… » (Argand 2001, 16 §). La perception de ce qui est nommé peut changer même si les mots pour le dire

[8] D'ailleurs, le roumain n'est pas le seul qui a du mal à rendre la précision du français en matière de corporalité. Richard Howard, traducteur, répond ainsi à une question concernant les difficultés que pose la traduction de la pornographie : « Some pornography is easier to translate because it's high pornography. I can do that. I can't do *la basse pornographie*. Almost all of our language that has to do with the body and its functions is problematic. The *French language accommodates the corporal without judging* it--it deals with the body quite readily. The French have a verb, *se figer*: Baudelaire talks about *le sang qui se fige*, and one has real difficulty deciding between drying, stiffening, clotting, caking, whatever blood does. *In English we frequently miss the right word for what the body does, or the right descriptive word for the body and its organs*, so that much pornography is lowered into the gutter or sidelined into the laboratory by our necessities in English. » (1982) (nous soulignons).

[9] « Adevărul e că nu avem – precum francezii, de pildă, şi civilizaţiile mai bătrâne – nici o tradiţie serioasă a literaturii erotice, eventual libertine, nici o tradiţie serioasă a literaturii licenţioase ».

BDD-A24442 © 2012 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:31 UTC)

restent les mêmes, car « le rapport de la physiologie avec le langage ne crée pas toujours un langage nouveau »[10] (Sora 2008, 240).

L'auteur, à travers la langue, prend tout de même beaucoup plus de libertés par rapport à l'usage commun – parfois le dessein de forcer la langue est ouvertement avoué par les écrivains – tandis que le traducteur prend comme point de repère la langue littéraire du pays cible. C'est par rapport à elle que le traducteur pèse l'innovation qu'il peut introduire à travers la traduction. Pour le cas du roumain, tabouisé à l'époque communiste, c'est le langage courant qui a été le premier à se désinhiber, tandis que le langage littéraire n'a pas suivi de très près (Cesereanu 2005, 1-2 §). Après une première étape où les écrivains ont enfin eu le courage de nommer les organes sexuels et une deuxième étape lors de laquelle on observe « le choix de thèmes sexuels développés d'une manière rituelle »[11], l'on est encore à la recherche « d'un langage littéraire artistique, esthétique et, en même temps, capable d'aborder des tabous concernant l'érotisme »[12] (Cesereanu 2005). Paul Cernat (2006) constate que cette recherche est parsemée d'échecs, car des avalanches de mots forts arrivent jusqu'à remplacer la construction du texte et les noms des libertins occidentaux sont, à tort et à travers, invoqués pour justifier cette approche dépourvue de profondeur. C'est que la révolution devrait se faire au niveau de la « sensibilité créatrice » et non seulement dans les mots (idem).

Dans ce contexte, les traductions peuvent jouer un rôle important de préparation du terrain pour un type de discours absent dans la littérature roumaine, à condition que les traducteurs dépassent leurs inhibitions et repensent leur rapport à la langue face à ce qui ne se laisse pas dire. Confrontés au défi impudique, les traducteurs roumains vivant dans une langue qui n'a pas un Rabelais, mais un Ion Creangă dont le seul texte pornographique *Povestea poveştilor* a été longtemps censuré, n'ont pas toujours des moyens très riches. À ce propos, la métaphore de Dragoş Bucurenci complète le panorama esquissé sur la langue littéraire roumaine :

> En effet, à l'écrit (ailleurs que sur les murs), le roumain affiche un puritanisme virginal. Ce n'est pas que le vocabulaire cochon de ma langue serait plutôt pauvre que riche, mais les mots en « f », « p » et « c » ont été totalement bannis du monde des lettres. Ainsi, les scènes les plus chaudes du roman roumain ressemblent à une partie de sexe avec un rabbin ultra

[10] « [...] limita între trup şi lume e adesea insuficientă pentru a susţine greutatea imponderabilă) a literaturii şi că raportul fiziologiei cu limbajul nu creează întotdeauna un limbaj nou. »

[11] « opţiunea pentru teme sexuale dezvoltate ritualic ».

[12] « unui limbaj literar, care să fie artistic, să aibă valoare estetică şi, în acelaşi timp, să fie apt să abordeze tabuuri legate de erotism. »

BDD-A24442 © 2012 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:31 UTC)

> orthodoxe, pendant laquelle on ne sait pas si la partenaire gémit de plaisir ou parce qu'elle s'asphyxie sous les draps.[13] (2006)

Cette situation met le traducteur non seulement mal à l'aise, mais aussi en difficulté. Paradoxe assuré : les équivalences correctes du point de vue de la « terminologie » et du registre n'assurent pas l'équivalence dynamique du texte traduit. Ce qui aurait pu passer presque inaperçu aux yeux du lecteur français risque de frapper comme plus (ou trop) inapproprié le lecteur roumain.

> La traduction de la littérature licencieuse en roumain se heurte à une grande difficulté, car notre langue est particulièrement pudique à l'écrit. Des mots qui circulent sans gêne dans le français écrit font rougir la page en roumain. Plus encore, ils apparaissent comme triviaux, ce qui n'est pas le cas dans la langue de Voltaire.[14] (Crohmălniceanu 1992, 6)

Les mots existent donc pour le dire, mais le traducteur est comme paralysé par l'existence d'un « mur de verre » : « J'ai eu un problème avec les gros mots. Pas en 1989, mais lorsque j'ai traduit Miller ; et *non pour des raisons de déficit lexical, mais à cause d'une certaine pudeur* »[15] (Ralian, Paraschivescu 2011, 180 ; c'est nous qui soulignons). Pudeur qui peut devenir, à force de traduire Miller, une forme de volupté (Ralian, Şimonca 2005) et de meilleure connaissance de soi, de dépassement de ses propres préjugés (Ralian, Cârstean 2002), de guérison de ses tabous linguistiques (Ralian, Paraschivescu 2011, 29). Expérience similaire pour Luminiţa Voina-Răuţ lors de la traduction de *Travesuras de la niña mala* de Llosa : à la nausée physique que a accompagné la lecture initiale a suivi la compréhension véritable et l'acceptation de la réalité lors de la confrontation directe avec le texte (2010, 140).

L'issue de secours est parfois le recours à une terminologie faussement correcte : des archaïsmes redécouverts censés rendre et le sens et le registre sans trop forcer la pudeur du traducteur ni trop froisser la

[13] « Într-adevăr, în formă scrisă (altfel decît pe pereţi), limba română afişează un puritanism de fată mare. Nu doar că vocabularul spurcat al limbii mele e mai mult sărac decît bogat, dar cuvintele care încep cu "f", cu "p" şi cu "c" au fost ostracizate cu totul din lumea literelor. Astfel, cele mai fierbinţi scene din romanul românesc arată ca o partidă de sex cu un rabin ultra-ortodox, în care nu mai ştii dacă partenera geme de plăcere sau se asfixiază sub mormanul de cearşafuri. »

[14] « Traducerea literaturii licenţioase în româneşte întâmpină o mare greutate, limba noastră ea însăşi având o pudoare pronunţată când e vorba să fie aşternută pe hârtie. Cuvinte care în franceza scrisă circulă fără jenă, fac la noi să roşească pagina. Mai mult, sună trivial, cum nu se întâmplă în limba lui Voltaire. »

[15] « Eu am avut o problemă cu măscările, dar nu în 1989, ci când l-am tradus pe Miller; şi nu din deficit lexical, ci dintr-o formă de pudoare ».

BDD-A24442 © 2012 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:31 UTC)

sensibilité du lecteur. Plutôt qu'une occasion de faire revivre un lexique tombé aux oubliettes, serait-ce une trahison, comme l'affirme Dragoş Bucurenci (2006), une forme de lâcheté, d'édulcoration ou, au contraire, la seule voie de milieu possible ? Si la thèse de Bucurenci est très bien soutenue par des arguments, une forme de pudeur du locuteur natif nous empêche de l'adopter à bras ouverts… En termes d'équivalence dynamique, sa solution n'est pas le roumain cru courant non plus.

Sathya Rao remarque avec justesse qu'il y a « une (f)rigidité de la lettre comme il y a un exhibitionnisme du sens. » (2005) Où commence l'un, ou finit l'autre ? C'est l'éternel problème de la fidélité posé dans de nouveaux termes.

Approches de traducteurs et de traductologues

En attendant la plume d'auteurs désinhibés qui couchent sur papier ce qui pour l'instant sort plus facilement par la bouche, le sujet traducteur roumain a des comptes à régler avec la langue afin de se débarrasser des préjugés et des inhibitions liées au langage (littéraire).

Nous procéderons en ce qui suit à une lecture de textes écrits par des traducteurs roumains qui, à nos yeux, contribuent de manière directe (donc non seulement par leurs traductions) à la dés-inhibition du regard porté sur la langue roumaine en tant que support d'expression artistique.

Irina Petraş, traductrice, essayiste et auteure de textes de critique littéraire, approche les textes littéraires par la génosanalyse (2002). Son regard scrute les différences entre le roumain et le français (dans quelques cas aussi l'anglais) afin de mettre en évidence la différence entre les images poétiques véhiculées par un texte et par sa traduction selon la grille de lecture du genre des noms. Dans le passage d'une langue à l'autre, s'opère un changement de perspective et intervient la perte de nuances en raison du changement de genre. Le choix de la génosanalyse est motivé par sa ressemblance avec l'hypnose et par le fait qu'elle dépasse les inhibitions, dévoile des détails incommodes dont l'analyste ne sait que faire et qui le mettent parfois devant des lectures qui ont de quoi faire rougir. Les noms deviennent « personnages » dans le tissu conceptuel de la langue roumaine, qui est manifestement sexuée, féminine-ambigène, ce qui induit l'androgynisation de la perspective poétique. En déconstruisant ce que les grammaires roumaines appellent communément « le neutre » (plus précisément les noms qui au singulier revêtent une forme de masculin et au pluriel prennent des déterminants similaires aux féminins), elle propose de le remplacer par *l'ambigène*, avec ses vertus androgynes. En effet, en roumain toutes les réalités importantes pour l'être humain sont féminines ou ambigènes tandis que la langue française serait « submergée par des masculins dans des points d'une féminité presque inscrite dans les lois pour

BDD-A24442 © 2012 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:31 UTC)

le locuteur de langue roumaine »[16] (Petraş 2002, 94). Ainsi la validité du modèle d'analyse proposé par Gilbert Durand, à la base duquel se trouve l'opposition des régimes diurne et nocturne (le jour / la nuit) s'écroule-t-elle en roumain, où les deux notions sont féminines. Les images poétiques construites autour du *livre* seront, à leur tour, radicalement différentes puisque le nom *livre* est masculin et français et féminin en roumain. Reprenons quelques exemples que cite Irina Petraş (2002, 95-97). Du fait de cette différence de genre, dans les vers du poète Gheorghe Tomozei (1936-1997), l'interdiction de faire l'amour devant les livres perd en traduction française les connotations de jalousie (les livres, féminins, seraient « jaloux/jalouses » du poète) et en introduit d'autres, peut-être de voyeurisme, dirions-nous. De même, l'image poétique chez Ion Gheorghe – auteur contemporain – construite à partir d'infinitifs longs en *–re*, féminins, combinés avec d'autres noms féminins « violemment charnels » perd de sa force du moment qu'en français la plupart de leurs correspondants sont masculins. L'effet obtenu serait donc « la chute de la température et la baisse de la tension lyrique » (Petraş 2002, 97).

La dés-inhibition du rapport à la langue se manifeste chez Irina Petraş non seulement à ce niveau qu'on pourrait appelé philosophique, mais aussi au niveau strictement formel de l'écriture. La forme de l'essai – rappelons à ce propos le titre du volume des premières génosanalyses : *Limba - stăpâna noastră. Încercare asupra feminităţii limbii române* [La langue – notre maîtresse. Essai/tentative sur la féminité de la langue roumaine] (Petraş 1999) – est la seule légitime, car dépourvue de la prétention d'exhaustivité et de systématisation définitive :

> Le fragment est pour moi, cette fois-ci aussi, le plus à la portée. N'ayant les moyens pas plus que l'intention (le désir) de (re)construire un traité sur la langue maternelle, toute tentative de mettre dans l'ordre, de systématiser mes lectures m'a semblé limitante, abusive, voire impudique. J'ai choisi de me situer dans le bourdonnement de la bibliothèque, de me laisser entrecouper par des fragments, hanter par des hypothèses suspendues et par des fictions.[17] (Petraş 2002, 17)

[16] « [...] copleşită de masculine în puncte de o feminitate aproape legică pentru vorbitorul de limbă română »

[17] « Fragmentul îmi este, şi de data aceasta, cel mai la îndemână. Neavând nici mijloacele, nici intenţia (dorinţa) de a (re)construi un tratat despre limba maternă, orice tentativă de a pune în ordine, în sistem, lecturile mi s-a părut limitatoare, abuzivă, ba chiar neruşinată. Am ales să mă situez în zumzetul bibliotecii, să mă las întretăiată de fragmente, bântuită de ipoteze suspendate şi de ficţiuni ».

BDD-A24442 © 2012 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:31 UTC)

Le discours d'Irina Petraş est parsemé de ce que nous appellerions les signes du croquis, du *hic et nunc*, du non-définitif[18]. Il est bâti sur le doute ontologique avoué, dont la dimension relative fut découverte, selon son aveu, justement pendant qu'elle traduisait Marcel Moreau. Sous la plume de la traductrice roumaine qui écrit à son auteur en français, le nom « doute » accompagné de son article masculin fonctionne comme un révélateur. Dans les collocations telles *sans doute* ou *mettre en doute,* ce mot se montrait de manière pudique, alors qu'employé seul il déclenche la réflexion du sujet traducteur sur son rapport à ses langues :

> J'ai toujours ressenti le doute comme un état féminin : fragile, sans assurance, mais créateur et lucide. Le doute était pour moi, indubitablement, une femme. Que le Français le vît en homme, cela m'a semblé non seulement étrange, mais carrément absurde. J'ai alors pensé qu'il était impossible que la manière de nommer les choses dans sa langue soit sans importance. Que quelque chose se passait, bougeait, déviait. Que quelque chose glissait, bourgeonnaitt ou se fanait lorsque le genre changeait d'une langue à l'autre. (Petraş 2002, 7-8)[19]

Le processus de traduction déclenche donc un nouveau regard sur la langue, regard suite auquel naît une nouvelle approche du texte littéraire ayant au cœur plus que le genre des noms : les mots deviennent des personnages sexués. Par conséquent, la vision du monde entraînée par la langue est sexualisée, la perspective du roumain étant de manière prépondérante féminine ou androgyne, tandis que le français aurait une vision masculine.

Nous verrons maintenant comment un autre traducteur roumain, Tudor Ionescu, pousse les limites de l'expression en fondant dans une même pâte les fonctions métalinguistique et phatique du langage. Le but en est d'engendrer chez l'apprenti traducteur la conscience des rapports entre les mots dans ce qu'on nomme communément un texte littéraire. La création de Tudor Ionescu – qu'il s'agisse de ses traductions, de ses œuvres d'art ou de ses textes littéraires – est d'ailleurs marquée par la volonté de l'instauration d'un rapport désinhibé à l'expression, aussi bien dans sa

[18] Voici quelques marques textuelles à travers lesquelles *l'ego scriptor* se revendique : le recours aux conditionnels, l'expression modalisée, les guillemets employés pour indiquer des nuances *sui generis* reçus par les mots, l'expression à la première personne.

[19] « 'Îndoiala' am resimţit-o întotdeauna ca pe o stare feminină : fragilă, nesigură, dar creatoare şi lucidă. Îndoiala era, pentru româna mea, neîndoielnic femeie. Că francezul o vedea ca bărbat mi s-a părut nu doar straniu, ci de-a dreptul absurd. M-am gândit atunci că nu se putea să fie totuna cum sunt numite lucrurile de limba ta. Că ceva se întâmplă, se mişcă, deviază, alunecă, înmugureşte sau se veştejeşte când genul se schimbă dintr-o limbă în alta ».

BDD-A24442 © 2012 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:31 UTC)

dimension artistique que dans le commentaire qui l'accompagne. Tout traducteur ne choisit pas de traduire un texte tel *Les onze mille verges* d'Apollinaire et d'y rajouter une préface…

Des échantillons de la leçon de *dés*-inhibition du rapport à la langue enseignée à ses étudiants de la Faculté des Lettres de Cluj sont accessibles grâce à un livre étonnant, *Avem examen la francă !* (Ionescu 2002). Nous nous arrêterons sur ce volume emblématique à travers lequel l'enseignant fait part d'une méthode d'approche en traduction basée sur une maïeutique forte, pour ne pas dire sur un traitement de choc appliqué à l'étudiant néophyte.

Le commentaire traductologique est enveloppé d'un emballage amical : le titre comporte la forme abrégée désignant la matière d'études qui est le français dans le langage estudiantin. L'enseignant, traducteur chevronné, se situe dans une position de connivence avec l'étudiant, mais il prend le soin de ramener toujours ce dernier vers la réflexion analytique sur le texte à traduire et sur la motivation lucide des solutions. La maïeutique passe par la mise en scène d'un dialogue continu avec un ou plusieurs apprentis (imaginaires) qui sont tantôt ironisés, tantôt encouragés à travers un discours quasiment oral, avec une forte composante mimant le parler des jeunes[20] :

> hopa, hopa, woops, ce-am făcut cu restul de participii trecute ?! Le-oi fi acordat eu sau ba ? [oups ! mais qu'est-ce que j'ai fait des autres participes passés ?! Je les ai accordés ou pas ?] (Ionescu 2002, 17)

ou encore

> Măi, fir-ai să fii, tu l-ai citit pe Grevisse ? [ça alors, p'tit con, mais est-ce que t'as lu Grevisse ou non ?] (Ionescu 2002, 90).

Les réalités de la langue française qui peuvent paraître arbitraires sont expliquées au néophyte de telle manière que ce qui paraît arbitraire devient logique. L'emploi de l'adjectif possessif masculin devant les noms féminins commençant par une voyelle, par exemple :

> de sanchi, ci doar ca să putem rosti cuvintele unul după celălalt, aşa cum le place francezilor să o facă : fără hiat, adică fără să vină două vocale una după cealalată, asta este plăcerea francezilor : ne băgăm ? E limba lor, noi n-avem treabă ! [pour rien, c'est juste pour qu'on puisse prononcer les mots les uns après les autres, comme les Français aiment le faire : sans hiatus, c'est-à-dire sans deux voyelles qui se suivent l'une après l'autre,

[20] Notre traduction ne garde sans doute pas la saveur de l'original, mais essaie de rendre compte du contenu.

BDD-A24442 © 2012 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:31 UTC)

> c'est leur plaisir à eux : on s'en mêle ? C'est leur langue, cela ne nous fait rien, à nous !] (Ionescu 2002, 22)

Les principes à la base du travail de traduction sont réitérés tout le long du livre, dans une forme qui choque, estimée probablement d'autant plus efficace :

> Din analiza textului, analiză pe care trebuie să o faci înainte de a te apuca să traduci de-a-mboulea (precum ţi-am mai spus şi nu voi conteni de a-ţi spune) reiese că [...] » [Après l'analyse du texte, analyse que tu dois faire avant de commencer à traduire à la con (comme je te l'avais dit et je n'arrêterais pas de te le dire) il en ressort que [...]] (Ionescu 2002, 35)

Voilà quelques autres échantillons (parlants !) du discours désinhibé de l'enseignant devenu lui aussi personnage : Ana, une étudiante qui s'essaie à la version, « le are pe-astea » [elle s'y connaît] sachant choisir et motiver ses solutions ; le néophyte traverse une initiation qui n'a aucune utilité sans ses moments de honte : « Fuduleşte-te ! Bagă ! » [Vante-toi ! Fonce !] (Ionescu 2002, 30), encourage le maître. Quelques lignes plus loin, l'enseignant mime magistralement la colère en crescendo : « Măi, hombre, mujer sau ce-i mai fii (sic !) [...] Lasă-l dracului de articol partitiv şi pune acolo, aşa, o prepoziţie, adică *de*. » [Eh toi, hombre, mujer, quoi que tu sois, [...] Laisse tomber ce putain d'article partitif, et mets-y une préposition, le *de*] (Ionescu 2002, 30). Ou encore :

> *Acesta*... Hei ! Stai aşa ! Te-ai prostit până la a folosi adjectivul ***ce*** ? Adjectivul cui moaşă-ta ? Al cui adjectiv, tembelule ?! » [*Acesta*... Hé ! Attends ! T'es con au point d'utiliser l'adjectif *ce* ? L'adjectif de qui, de ta mère ? Quel adjectif, p'tit con ?!] (idem).

Il faut dire que l'enseignant n'est pas du tout à l'abri des invectives de la part des apprentis : dans le scénario de la relation maître-élève, la colère circule dans les deux sens :

> Să vă spun ? Vă. Dar cu o condiţie : să luaţi de bune cele pe care vi le spun. Nu ! dar nu v-ar fi ruşine, în fond, dacă eu m-aş strădui, iar voi... *dă-l... zică* ! Dacă-i pe-aşa, na, nu mai zic ! Ba nu. Poate unii... totuşi... Pentru ei, pentru aceştia zic [...] » [Je vous le dis ? Ouais. Mais à une condition : vous prenez pour de bon ce que je vous dis. Pas vrai ! Mais auriez-vous le toupet, en fin de compte, si je me donne de la peine, alors que vous... qu'il aille se faire... il n'a qu'à le dire ! Si ç'est comme ça, je vous l' dis plus ! Si... peut-être il y en a parmi vous... c'est pour eux que je le dirai quand même] (Ionescu 2002, 44).

BDD-A24442 © 2012 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:31 UTC)

Le juron, suggéré très explicitement, n'est quand même pas écrit en toutes lettres, mais l'effet de style est présent avec l'appui des blancs du texte.

Dans *Urme de condei*, ouvrage traductologique pas comme les autres, Tudor Ionescu reproche à une traduction le fait qu'elle soit trop sage, avec la mise en évidence de l'adverbe en gras « particulièrement sage, nous dirions carrément **trop** sage »[21] (Ionescu 2004, 29) en raison de la perte de l'oralité. Quelle est la leçon à tirer suite au regard appliqué aux fragments cités ? Guidé par cet enseignant et maître traducteur, le lecteur voyage vers le territoire de l'oralité récupérant les dimensions naturelles occultées de l'être humain qui a dompté ses affects à travers la culture. Il coule dans des vases communicants la parole et mots, combine le métatexte avec la mise en scène fictionnelle dans le langage, libère l'apprenti traducteur des préjugés.

Il faut considérer la langue comme un tout. Le regard du traducteur sur le langage ne peut être qu'osé, impudique, créatif. Tant que le sujet traducteur n'aura pas fait l'apprentissage de la dés-inhibition dans sa langue, son travail ne sera pas complet. Et il ne faut pas oublier que la traduction littéraire est, pour celui qui s'y adonne, un travail sur les textes, sur sa langue et sur soi-même.

Que faire ?

Ou mieux : faut-il faire quelque chose ?! On ne peut sans doute pas forcer la langue ou la perception de la langue. Les traductions « impudiques » doivent exister – au nom de la diversité et de l'ouverture de l'esprit –, mais nous pensons que, pour ce qui est de savoir si le roumain doit s'en laisser imprégner ou non, c'est une question à laquelle il est difficile de répondre nettement. D'un côté, il y a une richesse dans cette asymétrie, ressortant avec encore plus de force lors de la parution de ces traductions qui osent pousser les barrières. Et il y a une certaine valeur dans cette pudeur, car « l'excès de sens tue le sens » (Rao 2005). Mais il y a aussi une richesse qui vient toujours de l'extérieur, de l'Autre. Il vaut donc mieux faire confiance au pouvoir de la langue d'assimiler ce qui lui « va » et de rejeter ce qui ne convient pas à son esprit profond. Et ne pas perdre de vue que la langue est vivante, changeante, accueillante (ce dernier adjectif est vrai du moins pour le roumain). S'il est vrai que les traducteurs traduisent par pulsion et par amour, une dose de violence à la langue est licite, à condition d'engendrer par cela le plaisir du texte.

[21] « deosebit de cuminte, am zice de-a dreptul **prea** cuminte. »

BDD-A24442 © 2012 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:31 UTC)

Références bibliographiques

***. « Traduire/écrire. Rencontre animée par Nathalie Levisalles, avec Egnès Desarthe, Mathias Enard, Rosie Pinhas-Delpuech, Cathy Ytak ». *Vingt-cinquièmes Assises de la traduction littéraire*. Arles : Actes Sud, 2008, p. 143-174.
Argand, Catherine. « Mon corps ce héros ». In : *Lire*, 1 janvier 2001. [En ligne]. URL : http://www.lexpress.fr/culture/livre/mon-corps-ce-heros_804753.html. (Consulté le 15/06/2012)
Barboni, Thilde. « Incoscient et traduction ». In : *Cahiers internationaux du symbolisme*. « Théorie et pratique de la traduction III. La traduction littéraire. L'atelier du traducteur », n° 92-93-94, 1999 : p. 23-33. Mons : CIEPHUM.
Berman, Antoine. *Pour une critique des traductions : John Donne*. Paris : Gallimard, 1995.
Bucurenci, Dragoş. « Obscenităţi absorbante ». In : *Dilema veche*, nr.132, 3 Aug 2006. [En ligne]. URL : http://dilemaveche.ro/sectiune/cultura-etaj-si-parter/articol/obscenitati-absorbante. (Consulté le 15/06/2012)
Cernat, Paul. « Realul gol-goluţ, fără frunză de arţar ». In : *Observatorul cultural*, n° 344, 2006. [En ligne]. URL : http://www.observatorcultural.ro/Realul-gol-golut-fara-frunza-de-artar*articleID_16392-articles_details.html. (Consulté le 15/06/2012)
Cesereanu, Ruxandra. « Există o 'literatură Viagra'? ». In : *Observatorul cultural*, n° 294, 2005. [En ligne]. URL : «http://www.observatorcultural.ro/Exista-o-literatura-Viagra*articleID_14268-articles_details.html.
Ion Creangă, *Povestea poveştilor (Povestea pulei). L'histoire des histoires (Histoire du vit). The tale of tales (the tale of the cock)*. Traducere de Aystair Blyth, Marie-France Ionescu. Ilustraţii de Ioan Iacob. Bucureşti : Humanitas, 2006.
Crohmălniceanu, Ovidiu. « Prefaţă ». In : Guillaume Appolinaire. Amorurile unui hospodar. Traducere de Emil Paraschivoiu. Bucureşti : Editura Efemerida, 1992 : 5-9.
Howard, Richard, Mann, Paul. « The translator's voice: an interview with Richard Howard ». In : *Translation Review*, Volume 9, 1982. [En ligne]. URL: http://translation.utdallas.edu/resources/Interviews/RichardHowardTR9.html. (Consulté le 15/06/2012)
Ionescu, Tudor. *Urme de condei*. Cluj-Napoca : Limes, 2004.
Ionescu, Tudor. *Avem examen la franceză* . Cluj-Napoca : Dacia, 2002.
Ivănescu, Mircea. « Cuvântul traducătorului ». In : D. M. Thomas. *Hotelul alb*. Traducere de Mircea Ivănescu. Bucureşti : Editura Univers, 1999 : 5-6.
Martin, Jean-Pierre. *Le livre de hontes*. Paris : Seuil, 2006.
Mavrodin, Irina. *Despre traducere : literal şi în toate sensurile*. Craiova : Scrisul Românesc, 2006.
Pârvulescu, Ioana. *Întoarcere în Bucureştiul interbelic*. Bucureşti : Humanitas, 2002.
Petraş, Irina. *Limba, stăpâna noastră. Încercare asupra feminităţii limbii române*. Cluj-Napoca : Casa Cărţii de Ştiinţă, 1999.
Petraş, Irina. *Feminitatea limbii române. Genosanalize*. Cluj-Napoca : Casa Cărţii de Ştiinţă, 2002.

BDD-A24442 © 2012 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:31 UTC)

Placial, Claire. « Sur la pulsion de traduire ». [En ligne]. URL : http://languesdefeu.hypotheses.org/229. (Consulté le 15/06/2012)
Ralian, Antoaneta, Cârstean, Svetlana. « Arta poate fi nuda sau imbracata in crinolina (I). Interviu cu Antoaneta Ralian ». In : *Observatorul cultural*, n° 118, 2002. [En ligne]. URL : http://www.observatorcultural.ro/Arta-poate-fi-nuda-sau-imbracata-in-crinolina-%28I%29.-Interviu-cu-Antoaneta-RALIAN*articleID_2566-articles_details.html. (Consulté le 15/06/2012)
Ralian, Antoaneta, Paraschivescu, Radu. *Toamna decanei. Convorbiri cu Antoaneta Ralian*. Bucureşti : Humanitas, 2011.
Ralian, Antoaneta, Şimonca, Ovidiu. « Toată literatura lumii este una pregnant erotică. Interviu cu Antoaneta Ralian ». In : *Observatorul cultural*, n° 266-267, 2005. [En ligne]. URL : http://www.observatorcultural.ro/Toata-literatura-lumii-este-una-pregnant-erotica.-Interviu-cu-Antoaneta-RALIAN*articleID_13091-articles_details.html. (Consulté le 15/06/2012)
Rao, Sathya. « Peut-on envisager l.avenir de la traduction sans plaisir ? Pour une érotique du traduire ». In : *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, 2005, vol. 50, n° 4. [En ligne].URL : http://id.erudit.org/iderudit/019855ar. (Consulté le 15/06/2012)
Singy, Pascal, Weber, Orest, Sulstarova, Brikela, Schaffter, Manuel, Guex, Patrice, « Quelle(s) langue(s) pour la prévention du VIH auprès des Subsaharien-ne-s francophones de Suisse Romande? Le point de vue de témoins privilégiés ». In : *Cahiers de l'ILSL. Langue de l'hôpital. Pratiques communicatives et pratiques de soins,* n° 16, 2004 : 159-173. Numéro édité par Laurent Gajo. Lausanne : Institut de linguistique et des sciences du langage, Université de Lausanne.
Sora, Simona. *Regăsirea intimităţii*. Bucureşti : Cartea Românească, 2008.
Vintilă-Ghiţulescu, Constanţa. « Cum se înjură la români ». In : *Dilema veche*, nr. 413, 12-18 ianuarie 2012. [En ligne]. URL : http://dilemaveche.ro/sectiune/ieri-vedere-azi/articol/cum-se-injura-romani. (Consulté le 15/06/2012)
Voina-Răuţ, Luminiţa. *Traducerile din poveste*. Bucureşti : Editura Vellant, 2010.

BDD-A24442 © 2012 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:31 UTC)